



LA FILLE DU COLLECTIONNEUR

Théo Mercier

Alain Berland

Plasticien et metteur en scène hors-norme, enclin à l'assemblage hétéroclite des formes et des disciplines, Théo Mercier élabore un nouveau spectacle beaucoup plus écrit que le premier *Du futur faisons table rase* (2013).

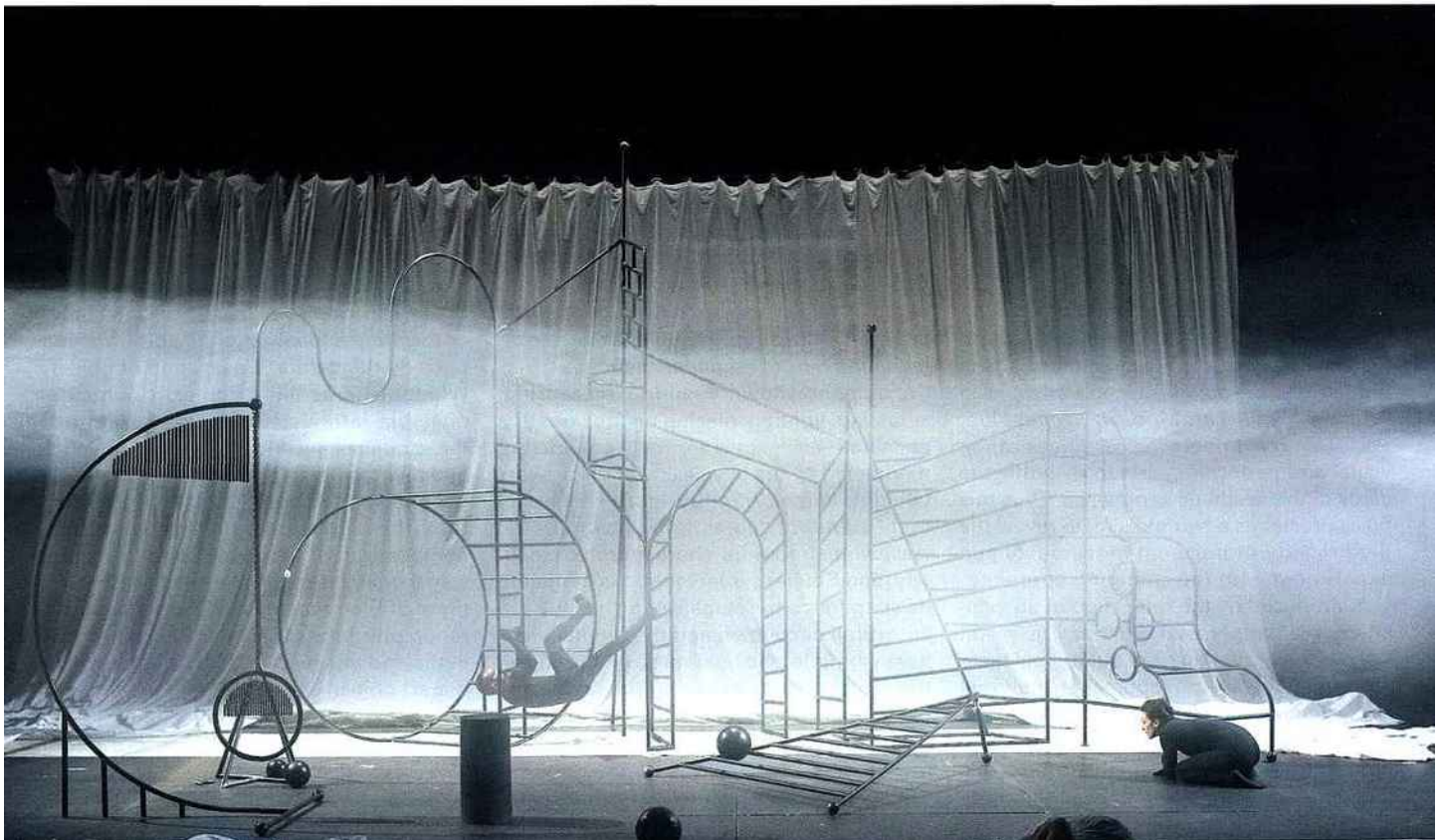
Toutes les images /all images:

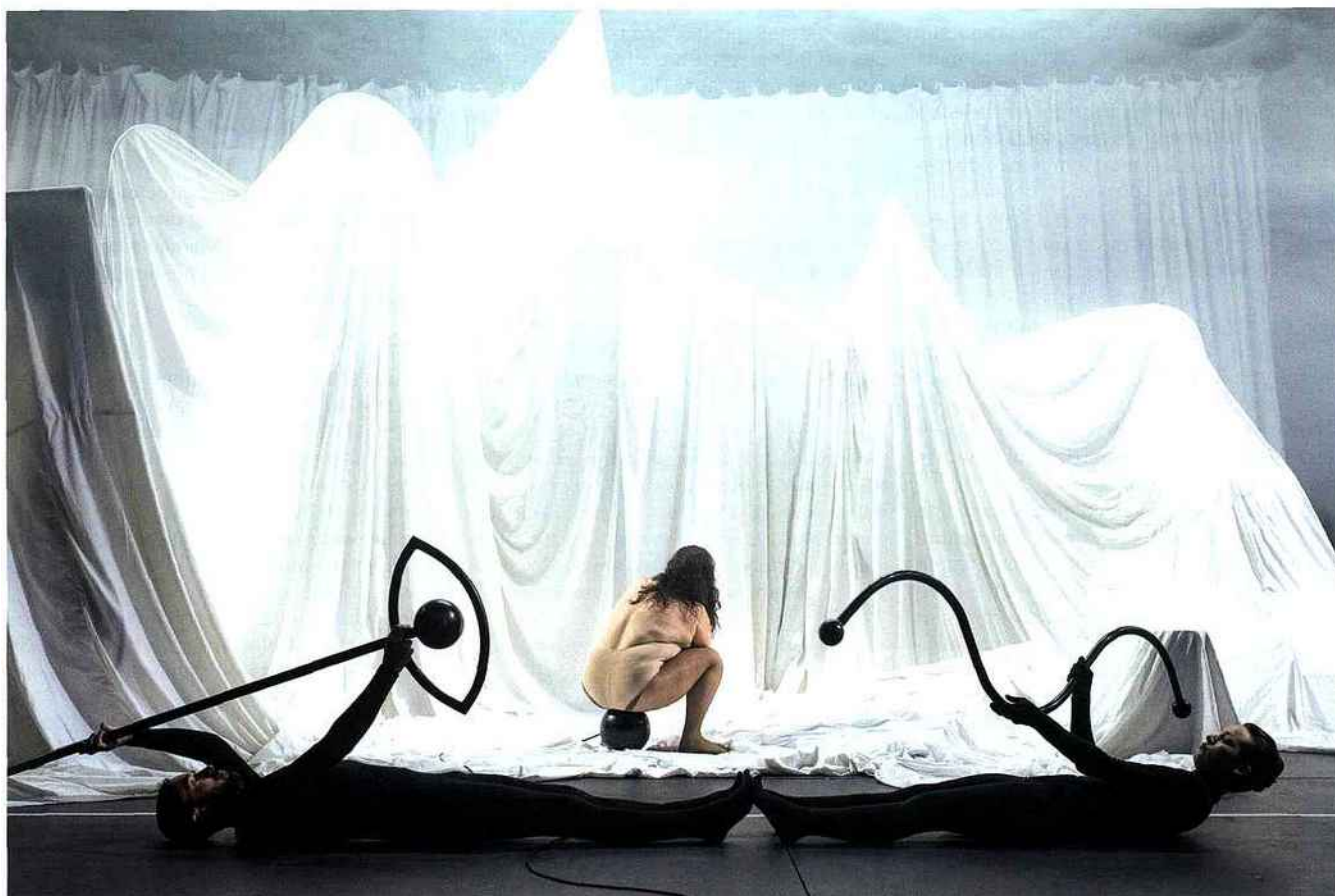
Théo Mercier. « La Fille du collectionneur », 2017.

(© Martin Argyroglo).

■ Il n'est pas toujours facile de rencontrer Théo Mercier. Non pas qu'il snobe les critiques ou les journalistes mais plutôt parce qu'il ne tient jamais en place. Pour connaître ses nouveaux projets, il convient de mener l'enquête dans ses ateliers à Mexico, à Marseille ou à Paris, auxquels il faut ajouter les studios de répétition où travaillent ses acteurs et danseurs, et les salles des nombreuses villes qui accueillent ses spectacles. Depuis une dizaine d'années, ses sculptures, dessins, installations, photos, textes sont ex-

posés dans les galeries ou les institutions les plus prestigieuses, et reçoivent un bel accueil critique. Composées, le plus souvent, d'éléments disparates, ses œuvres mettent en avant le choc des hétérogénéités et convoquent l'harmonie des contraires, le détournement des symboles, avec un goût certain pour la provocation dadaïste. C'est une logique d'assemblage poétique et narratif que l'on retrouve dans des œuvres comme *le Solitaire* (2010), une sorte de penseur aux étranges yeux bleus de plus de deux mètres





de haut, entièrement composé de spaghetti de couleur crème, ou encore dans *Memento mori* (2016), sculpture faite d'un pneu neuf, noir, dont le centre contient un crâne animal en résine blanche.

DU FUTUR FAISONS TABLE RASE

En 2013, l'artiste, insatisfait de ne réaliser que des objets, a débuté une carrière de metteur en scène et de dramaturge en créant *Du futur faisons table rase*. Un assemblage hétéroclite de musiques, de monologues et de danses improvisé en peu de jours, qui empruntait au cabaret de Patrick Sébastien et à l'illustre Théâtre de Molière, tendance *la Jalousie du Barbouillé*. Cette dramaturgie est organisée non pas de manière parallèle mais plutôt de manière asymptotique avec des œuvres d'art, à l'aide de similitudes formelles et de frottements constants. Une énergie négative que l'on peut référencer au mouvement punk ; *Du futur faisons table rase* cite explicitement le « No Future ». Quant à l'inexpérience et à l'autodétermination revendiquées, elles sont les conséquences directes du « do it yourself » punk.

« Ce premier spectacle, et c'était là son défaut mais aussi son intérêt, n'était pas le fruit d'un travail de plateau mais le produit d'un travail d'atelier avec un montage de décor qui s'est fait deux jours avant le spectacle. Je

dois ajouter que je mettais les pieds sur une scène pour la première fois et que je n'ai pas eu de formation de comédien. Les interprètes ne se connaissaient pas tous avant la première et surtout ne connaissaient pas la partition des autres. De là viennent l'aspect fragmenté, les esthétiques diverses et un collage très brutal, bout à bout, sans fondu enchaîné, avec en dernière partie la musique live electroclash du duo Sexy Sushi. Trois ans après, j'ai réalisé un second spectacle, *Radio Vinci Park*, beaucoup plus écrit, avec un motard, un danseur et un claveciniste. Mon histoire avec le théâtre remonte à l'adolescence, quand je vivais en Allemagne. J'assistais aux spectacles de Frank Castorf à la Volksbühne à Berlin mais aussi de René Pollesch et de Christoph Schlingensiefel (1). Ils m'ont tous beaucoup influencé car leurs dramaturgies tenaient autant du théâtre que de l'installation et parfois de la danse. Aujourd'hui, en tant que spectateur, la salle noire m'intéresse davantage que la salle blanche. Quant au cinéma, je n'ai pas envie d'en faire car il passe par un prisme trop technique. Ce que j'aime, c'est travailler avec un rapport direct à l'œil. Mes spectacles ne m'éloignent pas vraiment de mon travail de sculpteur et la scénographie ne m'éloigne pas de l'exposition. Aussi je n'ai jamais eu l'im-

pression de faire un pas immense en passant de l'un à l'autre », confie Théo Mercier.

TRAVAIL D'ÉCRITURE

Du futur faisons table rase n'avait aucune limite. Il intrigua car il était révélateur d'un état d'esprit expressionniste très peu présent sur la scène théâtrale française, habituellement beaucoup plus sage – même s'il est quelquefois relayé par le comédien-metteur en scène Vincent Macaigne, par l'extraordinaire énergie de la troupe du Zerep ou encore par Gisèle Vienne et ses fantasmagories noires. Ce sont ces ingrédients très épicés, autrefois nécessaires à la cuisine théâtrale de Théo Mercier, aujourd'hui tempérés par un long travail de répétitions et d'écriture, qui ont conduit à la création de *la Fille du collectionneur*. Un nouveau spectacle que Théo Mercier et sa troupe temporaire composée d'acteurs, de danseurs, et d'une circassienne ont élaboré dans un processus beaucoup plus construit, avec une narration d'apparence plus classique.

« Dans *la Fille du collectionneur*, il n'y a plus l'humour de mes premiers spectacles. Il contient un texte que nous avons écrit principalement avec les comédiens Marlène Saldana et Jonathan Drillet sur une base de discussion. C'est un travail sur la fiction avec l'invention d'un personnage, d'une col-



lection et d'une filiation. Le spectateur suit le personnage principal, fille de collectionneur et modèle pour le nu, pendant une déambulation dans différents lieux qui sont à la fois le musée, le salon privé du collectionneur, le *storage* mais aussi la propre mémoire du modèle ou encore celle de son père. Sur un ton beaucoup plus sombre que le premier spectacle, dans une forme de mélancolie, de nostalgie, le tout sera assez contemplatif. J'ai demandé à Marlène Saldana de montrer plus de fragilité qu'elle n'en montre habituellement. Elle sera dans une sorte de contre-emploi et il n'y aura rien de l'esprit *trash* qu'on attend de moi. L'intention est de réaliser ce rêve impossible de créer une œuvre qui ne serait pas de moi », relate Théo Mercier.

Le projet, débuté fin 2016 en collaboration avec le designer Arthur Hoffner, a engendré en janvier 2017 une importante installation dans l'atelier de décors du Théâtre Nanterre-Amandiers. La scénographie était composée d'œuvres de grand format définies, selon les mots de l'artiste, comme

des « natures mortes, des tableaux vivants, des sculptures post-organiques ». Elle fonctionnait dans le cadre de la programmation 2016/2017 comme une sorte de *teaser* pour la saison suivante, mais aussi comme un support de travail. Car Théo Mercier, qui décidément ne peut rien faire comme les autres, a inversé l'ordre habituel qui veut qu'un décor s'adapte au jeu des acteurs. Ici, ce sont les comédiens qui composent à partir de la scénographie et des objets. Une manière de rappeler qu'il n'y a jamais eu de hiérarchie entre les arts visuels et les arts vivants, mais plutôt une complicité éternelle. ■

(1) Rappelons qu'on a aussi pu observer, en dehors des salles de spectacles, cette mouvance très provocatrice à la Biennale de Venise en 2011. Le pavillon allemand y était consacré à Christoph Schlingensiefel et reconstituait une nef d'église qui mêlait reliquaires, écrans, ready-made, vidéos, photos dans un esprit Fluxus.

Alain Berland est critique d'art et commissaire d'exposition pour les arts visuels.

The Collector's Daughter Théo Mercier

A remarkable artist and director with a penchant for assembling diverse forms and disciplines, Théo Mercier's new show is more composed than his first, *Du futur faisons table rase* (2013).

It's not always easy to meet Théo Mercier. Not that he snubs critics and journalists, it's just that he's always on the move. To find out about his new projects, you have to do your investigating in his studio in Mexico City, Marseille or Paris, or maybe in the rehearsal studios where his actors and dancers are at work, or the auditoriums in the many cities that host his shows.

For about ten years now, his sculptures, drawings, installations, photos and texts have been exhibited in the most prestigious



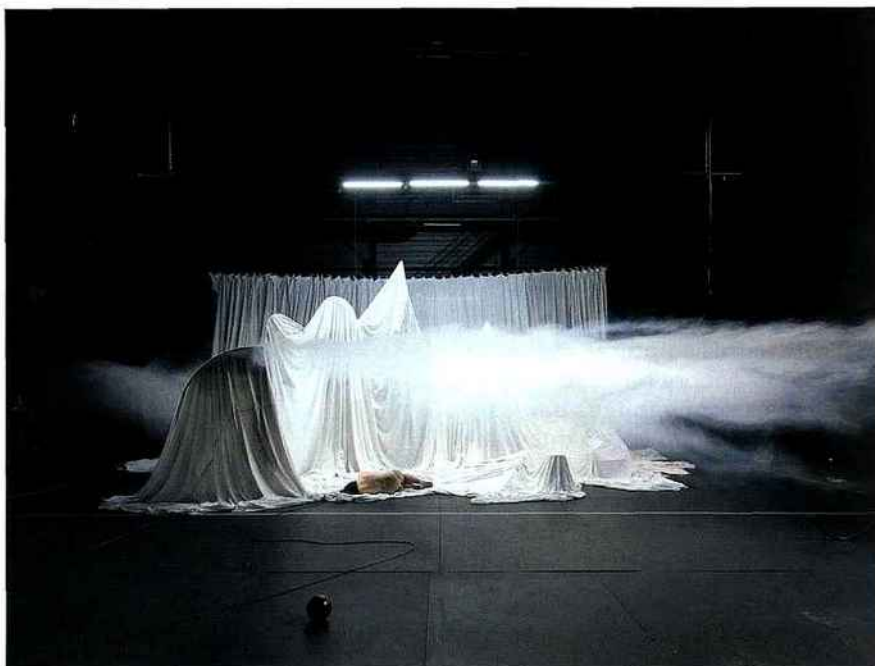


galleries and institutions and received plentiful plaudits. Usually made up of disparate elements, they focus on the clash of heterogeneous elements, summoning the harmony of opposites and subverting symbols, with a marked taste for Dadaist provocation. This logic of poetic, narrative assemblage is also found in works like *Le Solitaire* (2010), who is a kind of *Thinker* with strange blue eyes, more than two meters high, consisting wholly of cream-colored spaghetti, or again, *Memento mori* (2016), comprising a new tire with an animal skull in white resin in the middle.

LET'S PUT THE FUTURE BEHIND US

In 2013 the artist, not satisfied with making only objects, embarked on a career as a director and playwright by putting on *Du futur faisons table rase*. A mash-up of music, monologues and dances, it was improvised in a matter of days and drew on TV entertainer Patrick Sébastien's cabaret show and on Molière's *Illustre Théâtre* in *Jalousie du Barbouillé* mode. An organized dramaturgy, not so much in parallel as asymptotically with works of visual art, based on formal similarities and constant contiguities, it has a punk-style negative energy. Its title explicitly references the "No Future" slogan and it invokes the spirit of inexperience and self-determination in tune with the punk movement's "here are three chords, now form a band" ethos.

"This first show—and this was both its weakness and its interest—was not the result of work on stage but of studio work, and the set was put together two days before the show. I must add, too, that this was the first time I was setting foot on stage and that I have no training as an actor. The performers hadn't all met before the première and most of all they didn't know each other's score. Hence the fragmentary look, the diversity of the aesthetics and the brutality of the collage, with no dissolves, and that finale with the live performance by the electroclash duo Sexy Sushi. Three years later, I put on a second show, *Radio Vinci Park*, which was much more composed, with a biker, a dancer and a harpsichordist. My thing with theater goes back to being a teenager in Germany. I used to go and see Frank Castorf's shows at the Volksbühne in Berlin, but also the productions by René Pollesch and Christoph Schlingensiefel.⁽¹⁾ They were all big influences because their productions were as much installation and, sometimes dance, as they were theater. Today, as a spectator, I'm more interested in the darkened room than in the white cube. As for cinema, I've no desire to make films because the prism you have to go through is too technical. What I love is working in direct relation to the eye. My shows don't really take me far from my work as a sculptor and



staging doesn't take me far from exhibiting. So I've never felt it was such a big step going from one to another."

THE WORK OF WRITING

Du futur faisons table rase put no limit on excess. It intrigued because it revealed an expressionist mindset rarely seen in French theater, which tends to be more well-behaved (honorable and occasional exceptions being the actor and director Vincent Macaigne, the extraordinarily energetic Zerep troupe, and Gisèle Vienne and her dark phantasmagorias). It was these spicy ingredients once needed for Mercier's theatrical cuisine and now tempered by the longer work of rehearsal and writing, that led to the creation of *La Fille du collectionneur*. Mercier and his temporary troupe of actors, dancers and one circus performer concocted this new show in a more deliberate, structured way, with what comes across as a more conventional narrative format.

Says Mercier, "*La Fille du collectionneur* moves away from the humor of my first shows. It contains a text that was written mainly with the actors Marlène Saldana and Jonathan Drillet, based on discussion, a collection and a genealogy. Viewers follow the main character, the daughter of a collector who does nude modeling, as she passes through what are a museum, the private rooms of a collector and store rooms, while also exploring her own and her father's memory. The tone will be much darker than in the first show, suffused with melancholy, nostalgia, memory evacuated or abandoned. Altogether rather contemplative. I asked Marlène Saldana to show more fragility than she usually does. She will be kind of acting

against type and there will be none of the trash side people expect from me. The idea is to realize the impossible dream of a work that is not by me."

Begun late 2016 in collaboration with designer Arthur Hoffner, the project materialized as a big installation in the Théâtre Nanterre-Amandiers set workshop in January the following year. The set elements consisted of large-format works that the artist defined as still lifes, tableaux vivants, and post-organic sculptures. It served as a kind of teaser for the 2016–17 program, but also as a support for the work. Mercier, who really does seem incapable of doing things like everyone else, inverted the usual order according to which a set is supposed to adapt to the actors. Here, it was the actors who composed on the basis of the set and props, in a kind of reminder that there has never been a hierarchy between visual arts and the performing arts, but rather an eternal complicity. ■

Translation, C. Penwarden

Alain Berland is a critic and curator.

⁽¹⁾ Theater aside, this very provocative tendency could also be seen at the Venice Biennale in 2011, when Christoph Schlingensiefel recreated a church nave combining reliquaries, screens, readymades, videos and photos in a very Fluxus spirit.

Théo Mercier

Né en 1984. Vit et travaille à Paris et Mexico

Dernières créations:

2016 *Radio Vinci Park*, *The thrill is gone* (exposition),

Musée d'art contemporain de Marseille; *The thrill is gone* (concert), Friche Belle de mai, Marseille

2017 *Panorama zéro*, Galerie Bugada & Cargnel, Paris;

Visite d'atelier, Théâtre Nanterre-Amandiers